

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /  
Couverture de couleur

Covers damaged /  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /  
Le titre de couverture manque

Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents

Only edition available /  
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 22. — Samedi, 4 octobre 1884  
Bureaux : 25, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



MADAME A. ROBERT.

## LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 4 octobre 1884

## SOMMAIRE

TEXTE : Cinquième tirage de nos primes. — Entre-nous, par Léon Leduc. — L'art d'être heureux, par O. T. — Le village de Saint-Hilaire. — Respect de l'âme, par Amiel. — Un conseil par semaine. — La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery. — Soirée musicale. — De partout — Récréations en famille : Charade, métagramme et rébus. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Madame A. Robert. — Canada : Le village de Saint-Hilaire (vue prise du côté de Belœil). — Gravure du feuilleton.

## CINQUIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le cinquième tirage des primes du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de septembre), aura lieu lundi soir, le 6 octobre, à huit heures, dans la salle publique de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Nos lecteurs sont spécialement invités à y assister.

## ENTRE-NOUS

Rien de décidé jusqu'à présent dans le cas de madame Lynam, et on comprend combien l'hon. juge Jetté doit être embarrassé en relisant les témoignages qui ont été rendus tant par les experts que par les personnes amies ou ennemies de l'internée.

Cette affaire a un tel caractère de gravité qu'elle a attiré l'attention de nos voisins, les Américains, et qu'un journal de New-York s'est empressé d'envoyer un de ses représentants consulter, le Dr W.-A. Hammond, un des spécialistes les plus célèbres du monde.

Ce savant n'a aucune confiance dans le témoignage des neuf dixièmes des experts, dont le seul but, d'après lui, est d'acquiescer à une certaine réputation à bon marché, sans se donner la peine d'étudier sérieusement le cas qui leur est soumis, et dernièrement encore on en a eu la preuve dans un procès d'un certain retentissement.

Un médecin de quelque renom fut appelé à donner son opinion devant la cour, dans une cause du genre de l'affaire Lynam. L'avocat de la défense, voulant s'assurer du savoir de l'éminent expert, lui demanda s'il connaissait certains ouvrages dont il nommait les auteurs, le témoin répondit affirmativement à toutes les questions avec un air d'autorité et de suffisance remarquable.

Comment douter de la science d'un homme qui a tant lu et tant étudié ?

Mais, par malheur pour le docte disciple d'Esculape, l'avocat prouva que les questions qu'il avait faites cachaient une ruse, et que les ouvrages et les noms qu'il avait cités étaient de pure fantaisie, puisque ni les uns ni les autres n'avaient jamais existé.

Vous voyez d'ici la figure que dut faire le savant.

\* \*

Une autre aventure, citée par le Dr Hammond, prouve aussi quel degré d'autorité il faut attacher au témoignage de certains médecins qui prétendent pouvoir décider en quelques minutes si une personne est folle ou non.

Un reporter voulut, il y a peu de temps, mettre à l'épreuve la science d'un spécialiste de ce genre, et, après avoir confié son projet à quelques personnes, se fit examiner par ce médecin qui, sans hésitation aucune, le reconnut comme fou furieux et le fit interner à l'asile de Bloomingdale.

Le but du journaliste n'était pas seulement de démasquer l'ignorance de ce spécialiste, mais tendait encore à s'assurer par lui-même de la manière dont les aliénés étaient traités.

Au bout de trois semaines environ, il prévint ses amis qui demandèrent à la cour l'émission d'un bref d'*habeas corpus* en sa faveur.

Le médecin s'y opposa de toutes ses forces, donna des preuves indiscutables, d'après lui, de la folie de l'écrivain, cita force autorités, et, remarquant les sourires des auditeurs qui connaissaient le dessous des cartes, conclut en disant que jamais homme confié à ses soins n'avait été plus fou, et qu'il douterait plu-

tôt de l'insanité de tous les autres internés plutôt que celle du prisonnier.

On fut forcé de convaincre ce malheureux des nombreuses erreurs qu'il avait commises, on lui découvrit tout le plan préparé par le journaliste, et cette mésaventure fit tant d'impression sur lui, que son cerveau ne tarda pas à se détraquer complètement, et on dut le conduire lui-même à l'asile qu'il avait dirigé si longtemps et où ses décisions étaient sans appel.

\* \*

Le Dr Hammond condamne complètement le système d'enquête suivi en Canada et en Amérique, et — ceci est remarquable de la part d'un Américain — reconnaît que le seul système raisonnable est celui qui est admis en France.

Les autorités nomment une commission de médecins qui examinent le patient, lui font de nombreuses visites, et ce n'est qu'au bout d'expériences répétées que la majorité étant convaincue de son état mental fait son rapport au tribunal.

Vous voyez qu'il y a beaucoup à faire pour réformer notre système, et j'espère que les deux ou trois causes qui vont être soumises à la cour amèneront une réforme qui devient indispensable.

\* \*

Parler de l'ivrognerie après vous avoir entretenu de folie, est chose naturelle, puisque c'est remonter, pour bien des cas, de l'effet à la cause.

Savez-vous quel est le pays du monde qui possède le plus de débits de boissons alcooliques ?

C'est la Suisse, ce pays de prédilection des touristes, c'est la libre Helvétie qui n'a pas moins de 21,738 débits, c'est-à-dire une proportion de un par cent trente habitants. Mais la ville, qui se fait surtout remarquer sous ce rapport en Genève, où la proportion est de un sur soixante-dix.

Si vous retranchez les femmes, les enfants et les malades, vous arrivez au chiffre de un débit par quatorze personnes de vingt ans et au-dessus. Rien que ça !

Comme conséquence de cet état de choses, on constate que soixante-dix pour cent des crimes et délits sont dus à l'intempérance.

Inutile de faire des commentaires, ces chiffres parlent d'eux-mêmes.

\* \*

Comment combattre cette passion de boire, boire toujours, boire quand même, sans besoin et sans soif ?

Grave problème dont se sont occupés et s'occupent encore tous les moralistes, et parmi les moyens proposés se trouvent le développement de la lecture et du goût des arts et des sciences ; aussi, suis-je heureux d'avoir à vous signaler les efforts que semblent vouloir faire en ce sens quelques citoyens de Montréal.

Et d'abord, la création d'une bibliothèque publique.

Cette idée, émise depuis longtemps, n'a reçu une impulsion réellement sérieuse que depuis la réunion des membres de l'Association Anglaise Scientifique, alors que les savants d'outre-mer se sont étonnés, avec raison, de voir une ville de cent cinquante mille âmes, la métropole commerciale du Canada, ne pas avoir de bibliothèque publique.

Enfin, nous allons probablement en avoir une, mais je crains bien que les canadiens-français ne fassent pas tout à fait leur devoir en cette circonstance, et que les livres français soient bien rares.

Cependant, un peu de bonne volonté de la part de nos riches commerçants suffirait pour commencer le mouvement dans la bonne voie. Voudront-ils ?

\* \*

Le second projet est de créer une école des arts et métiers à Montréal, projet des plus louables et dont nous devons cette fois la réalisation à un Canadien-Français, si j'en crois les on-dit.

Le gouvernement de Québec, en ouvrant des écoles de dessin dans les principaux centres de la province, a eu, dès le début, l'idée de compléter plus tard cette organisation en lui adjoignant des classes spéciales où l'on mettrait en pratique les connaissances théoriques acquises dans les écoles qui existent actuellement.

Mais les ressources sont limitées, la Chambre des Arts et Manufactures ne figure au budget que pour dix mille piastres, somme tout à fait insuffisante

pour faire face aux dépenses que nécessiterait l'installation d'écoles d'arts et métiers semblables à celles qui existent en France, à Chalons, Angers et Aix, ces pépinières d'ingénieurs, d'industriels, de manufacturiers, de contre-maitres et d'ouvriers qui font la fortune de notre mère patrie.

Or, le citoyen qui, c'est toujours un dit-on, voudrait réaliser cette idée caressée depuis si longtemps, n'est autre que M. F.-X. Beaudry, propriétaire d'un grand nombre de maisons, dont il sacrifierait quelques-unes situées au coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Urbain, et sur l'emplacement desquelles on bâtirait l'école.

À ce cadeau déjà très important, M. Beaudry ajouterait un don princier de deux cent mille piastres.

Rien n'est fait, je vous le répète, mais tout fait espérer que je pourrais vous annoncer cette bonne nouvelle dans quelques jours.

\* \*

Les savants anglais, dont je vous parlais tout à l'heure, après s'être éparpillés partout où les guidait leur fantaisie et la nature de leurs études, sont presque tous rentrés dans leurs foyers, et les quelques retardataires qui sont encore chez nous se disposent à prendre le premier vapeur à destination d'Angleterre.

Ceux-ci reviennent des Montagnes-Rocheuses où les a conduits l'immense ligne de rails qui court jusqu'à ce point extrême du chemin de fer du Pacifique.

La plupart de ces observateurs sont enchantés de leur voyage, et les impressions qu'ils ont ressenties et qu'ils ne manqueront pas de communiquer à leurs compatriotes, auront certainement pour effet d'encourager l'émigration vers ces plaines immenses du Nord-Ouest que l'on a déjà nommé le grenier du monde.

Cette abondance, cette production étonnante des pays inconnus et incultes il y a vingt ans, devient même un danger momentanément pour l'Europe.

Je m'explique : La récolte, prise en bloc dans la plupart des pays, est magnifique cette année, et comme l'abondance des biens de la terre comporte toujours une idée de bien-être et de richesse, on est tenté de croire que tout le monde a lieu de se réjouir d'une aussi bonne année.

Malheureusement, il n'en est pas ainsi partout, et en France, par exemple, où le blé a donné un excellent rendement, le cultivateur est au désespoir de ne pouvoir se défaire de son grain à un prix rémunérateur.

Il est en effet prouvé que le prix de revient du blé pour le cultivateur français dépasse le prix du grain que l'Amérique exporte en France avec bénéfice, de sorte que si d'un côté le pain est bon marché, c'est au détriment du cultivateur qui perd de l'argent par suite de la concurrence étrangère.

Vous voyez donc dans quelle position se trouve la France qui, si elle veut protéger sa propre culture, en imposant des droits supplémentaires sur les blés étrangers, fera hausser le prix du pain, et qui, d'un autre côté, ruinera ses cultivateurs si elle veut protéger la classe ouvrière en maintenant le pain à bon marché.

Or, vous le savez, le prix du pain a toujours eu une importance très grande sur la politique intérieure de la France, et vous n'avez pas oublié que c'est au cri de : "Du pain ! du pain !" que les femmes de Paris ont assiégé le palais de Versailles en 1789.

La solution de ce problème, dont le fond est la lutte des deux grands systèmes économiques ; le libre échange et la protection, nous intéresse au moins d'une manière indirecte dans le cas présent, et c'est pourquoi nous porterons notre attention sur la manière dont la France va se tirer de ce dilemme.

\* \*

Mais je laisse de côté ces graves questions pour m'occuper de ce qui nous touche de plus près, et, comme l'espace me manque aujourd'hui, je vais aller vite.

Retour de M. Edson, notre excellent, notre seul bon paysagiste canadien.

M. Edson vient de passer deux ans en Europe, où il est allé étudier et se perfectionner, pour nous revenir avec un coloris plus accentué, un coup de pinceau plus ferme. Tous les amateurs se sont disputés les toiles qu'il nous a envoyées de France et qui ont été vendues pour la plupart par la maison Scott, de la rue Notre-Dame.

C'est un paysagiste sérieux, un peu mélancolique

peut-être, mais dont les toiles plaisent aux yeux et vont au cœur. Ses dessous de bois sont charmants, ses cascades sont bien touchées, et tout ce qui sort de son pinc-au a cette bonne odeur de feuilles ou de foin fraîchement coupé qui prouve des études sérieuses et un sentiment de la nature bien compris et bien senti.

Maintenant qu'il est chez nous, espérons que nos splendides panoramas vont l'inspirer, et qu'il représentera aussi fidèlement nos paysages qu'il l'a fait pour ceux des environs de Cernay et de Senlis.

Autre évènement artistique.  
Le concert de madame Auguste Robert, dont LE MONDE ILLUSTRÉ donne aujourd'hui le portrait, doit avoir lieu après-demain, lundi.

Cette soirée tant désirée va réunir le tout Montréal et sera une véritable fête musicale.

Un de mes confrères vous parle dans une autre colonne du talent de madame Robert d'une manière plus compétente que je ne saurais le faire, et je vous renvoie à lui pour plus amples détails.

LÉON LEDIEU.

## L'ART D'ÊTRE HEUREUX

### I

Dans une petite chambre d'une maison de la rue Saint-Jacques, deux jeunes gens sont assis devant une table et fument un cigare. Inutile de vous dire que ce sont deux étudiants; l'aimable désordre qui règne dans la chambre, la fumée qui vous prend à la gorge, tout cela vous le montre assez.

—Eh bien! Jules, dit tout à coup l'un d'eux en envoyant une énorme bouffée vers le plafond, nous voici arrivés à la fin de nos études; ce bon jury, que Dieu garde, a daigné nous recevoir. Que comptes-tu faire maintenant?

—Ma foi, mon cher Ernest, j'y songeais précisément. Je vais d'abord aller passer quelques jours de vacances chez mes parents, puis je reviendrai, je me ferai inscrire au barreau, et, avec du travail et de la persévérance, j'espère arriver à me créer une petite clientèle.

—Et c'est tout? eh bien! tu n'es pas difficile. Sais-tu à quoi tu arriveras, avec ton travail et ta persévérance après un stage plus ou moins long? A te créer une clientèle de pauvres diables qui te paieront peu ou prou; tu végéteras, tu ne vivras pas. Est-ce qu'aujourd'hui on réussit par le travail? Allons donc! c'est bon pour les imbéciles! Mais toi, un homme intelligent et instruit finir de la sorte, c'est ridicule.

—Que veux-tu? si je ne réussis pas, je chercherai autre chose. Tu le sais, je n'ai pas tes goûts pour l'intrigue; j'aime la tranquillité, et si je vois que je ne peux rien faire au barreau, je me retournerai d'un autre côté.

—Oh! tiens, ne parlons plus de cela, tu me fais frémir.

—Eh bien! et toi, Ernest, que comptes-tu faire?

—Oh! moi, mon plan est tout fait. J'ai perdu, il y a deux ans, un oncle qui m'a laissé un petit héritage. Je le divise en quatre parties, ce qui me fait quatre ans; c'est tout ce qu'il me faut pour réussir. Pendant ces quatre années, au lieu de me renfermer à travailler, je mène la vie à grandes guides! Oh! le beau temps que je vais passer. Naturellement, je me fais inscrire, moi aussi, c'est nécessaire; mais tu verras, du moment que j'aurai l'air de n'avoir besoin de rien, on accourra vers moi. Dans deux ans, j'aurai une position splendide, je serai échevin, maire, et à trente ans je veux être représentant. Et pourquoi pas? Vois-tu, jeter de la poudre aux yeux, se mettre du parti que l'on croit le plus fort, intriguer, voilà le secret pour réussir.

—Ainsi soit-il, mon cher Ernest.

—Veux-tu essayer avec moi? Tu le sais, ce qui est à moi t'appartient; au lieu de quatre parts, j'en ferai deux, une pour toi, une pour moi; ce sera plus que suffisant.

—Merci, je ne me sens pas de goût pour cette vie là. Je crois bien que je suis de la pâte de ces hommes sur la tombe desquels on écrit: bon époux, bon père, bon citoyen. Je n'ai pas d'autre ambition.

—Eh bien! veux-tu que nous nous promettons quelque chose; nous allons suivre chacun notre voie; dans sept ou huit ans, donnons-nous un rendez-vous, et nous verrons alors qui de nous aura mieux réussi.

—C'est entendu. Et sur ce, mon cher, il est mi-

nuit, je prends le train demain matin à sept heures; allons nous coucher. Bonsoir et bonne réussite.

—Merci, et toi de même. Bonsoir.

### II

Dix ans se sont écoulés depuis la petite scène que nous venons de raconter à nos lecteurs. Nous les prions de se transporter avec nous dans une charmante petite maison de la rue Saint-Hubert. Dans une salle à manger, au rez-de-chaussée, trois personnes sont assises devant une table et s'approprient à prendre leur repas. C'est Jules, sa femme et un bébé de quatre ans qui, par ses fantaisies, blessant parfois un peu trop l'étiquette, donne beaucoup de mal à sa maman.

Jules n'est plus ce jeune étudiant que nous avons vu il y a dix ans. C'est un grave commerçant; mais sur tous ses traits se lit le bonheur, et de temps en temps un bon sourire épanouit ses lèvres à une nouvelle boutade de M. Bébé.

Tout à coup, la sonnette se fait entendre, et la bonne apparaît:

—Un étranger est là, qui prie monsieur de vouloir bien lui accorder quelques instants.

Jules jette un coup d'œil à sa femme, et avec son assentiment:

—Faites entrer ce monsieur dans mon cabinet, je suis à lui.

Puis, à sa femme:

—Quelques minutes seulement, et je reviens.

Il se lève, se dirige vers son cabinet; la personne qui y était se tourne vers lui au moment où il y entre; quelques secondes, il la regarde, indécis, puis un cri s'échappe de sa poitrine:

—Ernest!

Et les deux hommes se jettent dans les bras l'un de l'autre.

—Pardonne-moi, dit Ernest, je te dérange peut-être?

—Me dérange! toi! A quoi penses-tu? Nous nous mettons à table, tu vas dîner avec nous.

—Oh! mon cher, tu n'y penses pas; fagotté comme je suis là!

—Qu'importe? Tu reviens de voyage, et puis, tu n'es pas un étranger pour Lucy, je lui ai souvent parlé de toi!

—Toujours le même, le cœur sur la main.

—Allons, vite que je te présente à ma femme.

Et, prenant son ami par le bras, Jules l'emmène vers la salle à manger.

—Lucy, mon ami Ernest. Ernest, ma femme et mon héritier que tu vois là assis: ne pouvant te mettre parrain, puisque tu n'étais pas ici au moment de sa naissance, je lui ai donné ton nom. Et sur ce, mettons-nous à table; Annette, un couvert.

Le dîner fut très gai. Mme Jules se montra si charmante avec l'ami de son mari, qu'Ernest se trouva bien vite à son aise, comme en famille, selon l'expression de Jules. A la fin, au moment où les deux hommes allumaient leur cigare, Mme Jules se leva:

—Messieurs, dit-elle en souriant, vous devez avoir bien des choses à vous dire; je vous laisse; il faut que j'aille coucher M. Bébé et que je l'endorme. Allons, Ernest, dis bonsoir à papa et à monsieur.

—Que tu es heureux, murmura Ernest au moment où la porte se refermait, et que tu avais bien raison autrefois!

—Bast, la même chose t'attend un jour où l'autre. Mais, voyons, maintenant que nous voilà seuls, raconte-moi ce que tu es devenu depuis bientôt dix ans que nous nous sommes quittés.

—Ah! mon cher, mon histoire est bien peu amusante; j'ai fait comme beaucoup d'ambitieux; j'ai voulu monter trop haut et je suis tombé à plat ventre. Tu sais quelles étaient nos idées. D'abord, mon petit capital, que je m'étais donné quatre ans pour dépenser, a été englouti en moins d'une année. Je commençais à me créer des relations, mais, quand je n'ai plus eu le sou, ces gens qui étaient prêts à tout faire pour moi, parce qu'ils s'imaginaient que je n'avais besoin de rien, m'ont bien vite tourné le dos. Dégoûté de tout et n'ayant plus le courage de travailler, je me suis embarqué pour l'Europe. Ah! mon ami, quelle existence j'ai menée; je peux dire que j'en ai fait des métiers! Moi, ton noble ami, qui n'aspirais à rien moins qu'à devenir maire, représentant même. J'ai été garçon de café, acteur. Ah! j'ai eu aussi mes moments de splendeur! Il n'eût tenu qu'à moi d'accepter le cœur et la main d'une certaine mormonde, fille d'un illustre prince; j'ai même eu toute la peine du monde à me tirer de ses mains,

j'ai dû laisser mon manteau. Bref, je reviens plus gueux que je n'étais parti, et il me faut, à mon âge, commencer à me créer une position. Hein, qu'en dis-tu? Maintenant, à ton tour.

—Ma foi, ma vie n'a pas été aussi agitée que la tienne. Je m'étais fait inscrire au barreau, mais au bout de six mois, je m'étais aperçu que ça ne me mènerait pas à grand chose. Vois tu, aujourd'hui, l'intelligence et l'instruction courent les rues; il faut autre chose pour réussir. Heureusement, un vieil ami de mon père me donna un excellent conseil; je me mis dans l'industrie; j'avoue que dans les commencements cela me fut dur. Mais, par bonheur, il se trouva une femme pour me soutenir, me donner du courage; et trois ans après mon patron me céda son établissement et m'accordait la main de sa fille. Et maintenant, je travaille, je gagne honnêtement ma vie; entre ma femme et mon fils, je suis heureux. Quant à toi, il faut que tu me rendes un service; j'ai besoin de quelqu'un pour m'aider, veux-tu tenter l'aventure?

—Oh! mon ami, comment te remercier?

—En acceptant, c'est moi qui te devrai de la reconnaissance. Dès demain tu pourras chercher un quartier et une pension convenables. Tu peux, en attendant, te considérer ici comme chez toi.

O. T.

## SAINT-HILAIRE

(Voir gravure)

Un joli village situé sur les bords riants de la rivière Chambly, à trente milles à l'est de Montréal.

St-Hilaire se fait remarquer par ses maisons groupées en amphithéâtre, offrant un coup d'œil ravissant, son église coquette avec son clocher à jour et son couvent des plus confortables, tenu par les révérendes Sœurs du saint nom de Jésus Marie, où un grand nombre de jeunes filles reçoivent une éducation supérieure.

De nombreuses villas, échelonnées le long du rivage, reçoivent tous les ans une foule de citadins empressés de respirer l'air pur de la campagne. Dans le fond du tableau, le mont Saint-Hilaire élevant son sommet altier à onze cents pieds dans les airs, se mire d'un côté dans les eaux calmes de la rivière, pendant que de l'autre ses pieds se baignent dans un lac charmant de trois milles de circonférence. Ce lac est la propriété de l'*Iroquois House*, si avantageusement connu du monde fashionable du Canada et des Etats-Unis.

Deux gares du chemin de fer le Grand-Tronc, et les bateaux de la compagnie du Richelieu, offrent aux touristes les plus grandes facilités de transport.

Trois hôtels, d'une tenue irréprochable, donnent tout le confort désirable.

## RESPECT DE L'ÂME

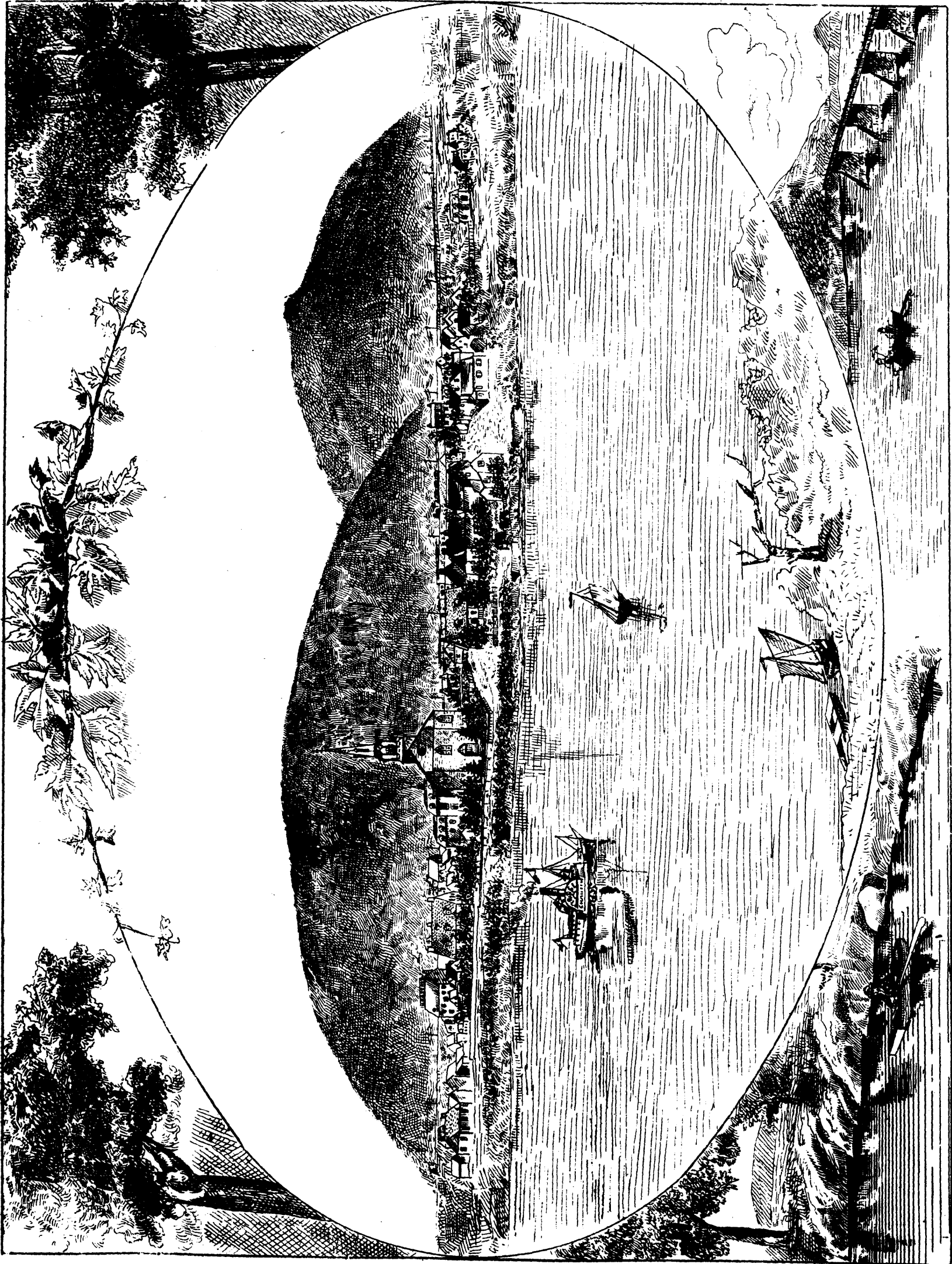
Ce qui est menacé aujourd'hui, c'est la liberté morale, c'est la conscience, c'est la noblesse même de l'homme, c'est le respect de l'âme. Défendre l'âme, ses intérêts, ses droits, sa dignité, c'est le devoir le plus pressant pour quiconque voit le danger; défendre l'humanité dans l'homme, c'est ce que doivent faire l'écrivain, l'instituteur, le philosophe.

L'homme! l'homme vrai, l'homme idéal! telle doit être leur devise, leur cri de ralliement. Guerre à ce qui l'avilit, le diminue, l'entrave, le dénature; protection à ce qui le fortifie, l'ennoblit, l'élève.—La pierre de touche de tout système religieux, ou politique, ou pédagogique, c'est l'homme qu'il forme. Si le système nuit à l'intelligence, il est mauvais; s'il nuit au caractère, il est vicieux; s'il nuit à la conscience, il est criminel.

AMIEL.

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

Voici un moyen très simple de nettoyer les objets en albâtre salis par la poussière ou la fumée: on les lave d'abord avec une éponge et ne trempée dans une eau de savon assez épaisse; cela fait, on les rince à l'eau pure et on les fait sécher un peu. Alors on les frotte avec une peau de chamois bien sèche. Si quelques taches résistaient au lavage, on pourrait les enlever avec quelques gouttes d'essence de térébenthine ou en les frottant avec du talc en poudre.



CANADA. — LE VILLAGE DE SAINT-HILAIRE. (Vue prise du côté de Belœil.)

LA  
CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

IX

UN PROTECTEUR

(Suite)

Elle le suivit, confiante et joyeuse. Tous deux s'assirent sur un tronc d'arbre abattu, et Rameau d'Or, prenant la main de la fillette, lui demanda :

— M'oublieras-tu quand je serai parti ?

— Parti, toi, ô mon Dieu !

— Il le faut, Colette, sur mon âme et sur mon salut.

— Comme tu dis cela d'une voix grave.

— C'est qu'il s'agit de choses terribles, Colette ; si terribles que je tremble en y songeant. Ne pleures pas, tu m'enlèverais mon courage... N'en ai-je donc

quoi il consiste ! Si je le savais, peut-être te donnerai-je raison.

— Il faut me plaindre, Colette.

— Et te pardonner ?

— Qui ne commet pas de faute n'a pas besoin d'indulgence.

Elle se mit à pleurer.

Alors il lui prit les mains, et doucement, lentement, il lui répéta qu'il reviendrait à Marolles aussi pauvre que dans le présent, peut-être, mais certainement aussi dévoué. Il lui promit de lui raconter tout ce qu'il ferait, hors les démarches ayant rapport à un secret qui n'était pas le sien.

— Ne m'accuse jamais, lui dit-il, garde ces primevères en souvenir de ma promesse de venir demander un jour à Jarnille si elle veut te donner à moi pour femme, et jure de ton côté de me défendre contre les soupçons de ta tante, et de me garder une place dans son cœur.

— Je te le jure, dit-elle.

— C'est bien, je n'ai plus maintenant qu'à dire adieu à Jarnille.

Ils revinrent tous deux, elle baissant la tête pour

connaissance. J'étais mourant, et vous m'avez guéri ; les saltimbanques qui m'avaient volé eussent peut-être avili mon âme, et vous m'avez donné une part de la vôtre... Jamais je n'oublierai cela, jamais !... Et cependant, vous m'accuserez peut-être, Jarnille, et quand je serai loin...

— Loin, toi ! tu songes à me quitter ?

— Oui, dame Jarnille.

— Oh ! mon Dieu !... Ne trouves-tu pas tes gages assez élevés ?

— Mes gages, répliqua Rameau d'Or en souriant, je n'en ai jamais touché, vous le savez bien, je vous servais par amitié...

— Par amitié ! c'est d'un brave enfant ce que tu dis là ! Pourtant, tu n'as pu croire que je prenais ton temps et tes bras sans songer à ton avenir... Tu es à la maison depuis sept ans... Les deux premières années je t'ai donné cinq francs par mois ; la troisième, dix francs ; la quatrième, quinze ; enfin, depuis trois ans c'est vingt-cinq francs que je place pour toi chaque mois... Je ne parle point de ton habillement, je t'en faisais cadeau avec grande joie... Tu ne te doutais guère de cela dans ta bonté d'âme...



Votre mobilier suffit-il pour répondre de la location ? — (Voir page 174, col. 1.)

pas besoin pour me séparer de toi, pour quitter cette maison qui me fut hospitalière, Jarnille qui m'aima comme l'aurait fait ma mère... Dieu m'est témoin que je comptais y vivre, y mourir. J'y reviendrai, Colette, j'y reviendrai...

— Va ! tu es fou ! dit-elle, ce sont tes idées d'ambition qui te reviennent... Je me souviens que tu m'as un jour répété qu'une fille aussi riche que je le serai ne pouvait devenir ta femme... Il te faut une fortune et tu penses la gagner à Paris...

— Je connaîtrai peut-être à Paris la faim contre laquelle Jarnille m'a défendu.

— Pourquoi t'éloigner, alors, pourquoi ?

— C'est mon devoir, Colette.

— Ne peux-tu m'apprendre quel est ce devoir ?

— Je ne le puis.

— Jarnille ne le saura pas davantage ?

— Non !

— Ah ! tu ne m'aimes plus ! méchant garçon, tu ne m'as jamais aimée ! Que fallait-il donc pour te retenir ? Ni la bonté de Jarnille ni mon amitié ne peuvent rien sur toi... Un devoir ! mais on dit en

cachez qu'elle avait les yeux rouges, lui le front haut, comme un homme qui vient de prendre une détermination.

Lorsque le bruit s'éteignit dans l'auberge, que les servantes eurent lavé la vaisselle, serré le linge, et que Rameau d'Or eut suspendu les clefs des provisions à leur clou, Jarnille, lassée du travail du jour, tomba sur une chaise en face de la grande cheminée. Il y restait encore des braises chaudes, car cette énorme pièce servait à la fois de cuisine et de salle à manger.

Rameau d'Or resta debout en face de Jarnille, et lui dit d'une voix dans laquelle vibraient sourdement des larmes :

— Vous avez été bonne pour un petit malheureux, Jarnille, ce que je suis, je vous le dois : un honnête garçon à qui on arracherait la vie plutôt que de l'obliger à commettre une méchante action.

— Pourquoi me dis-tu cela ce soir ? demanda-t-elle.

— Il y a des instants où le cœur déborde, voyez-vous ! Il faut qu'on crie sa grande amitié et sa re-

Te voilà riche, pourtant ; treize cent vingt-cinq francs... Vois-tu, Rameau d'Or, je te regarde comme mon fils et j'arrondis ta dot.

Un nom mourut sur les lèvres de l'enfant.

— Colette !

— Eh bien ! oui, Colette ! et tous deux après moi vous deviendrez propriétaires de la maison... Une bonne auberge, bien achalandée, sans parler des étrangers qui viennent maintenant voir la chambre n° 7... Tu vois bien que tu ne peux pas partir... d'ailleurs, à partir du mois prochain, tu recevras trente francs par mois !

— Jarnille, je n'avais pas besoin de cette nouvelle preuve de sollicitude pour vous aimer... A votre tour ayez confiance dans l'enfant que vous avez élevé... Je vais partir pour Paris, et, si vous le voulez bien, vous garderez une part des économies que vous fassiez pour moi... Je ne vais point chercher la fortune à Paris ; j'y vais remplir une mission... Je vous aime et je pleure de vous quitter, mais il le faut, dame Jarnille, il le faut !

Des larmes roulaient dans ses yeux, il joignait les

main d'une façon suppliante, mais Jarnille ne voulut rien voir de sa douleur et, se levant avec empressement :

—Ingrat ! fit-elle, ingrat ! C'est presque une mère que tu abandonnes ?

—Et c'est une mère que je reviendrai retrouver.

—Toi ; mais on ne te reverra jamais à Marolles, jamais ! Sois tranquille, j'essaierai de t'oublier ! Je marierai Colette à un marchand de bœufs... Je te chasserai de mon souvenir, je te maudirai...

Rameau d'Or posa ses mains tremblantes sur la bouche de Jarnille.

—Pas cela ! dit-il, pas cela !

Elle le repoussa et demanda d'une voix dure :

—Quand pars-tu ?

Il tomba sur les genoux, sanglotant, et fut tenté de répondre : "Je reste !" Mais, au même instant la porte de l'auberge s'ouvrit, et la haute taille de Sébas s'y encadra.

Cette vue rendit quelque courage à l'enfant.

—Demain, dit-il avec fermeté.

—Ah ! venez, Sébas ! venez, dit Jarnille, vous êtes un honnête homme, vous avez servi vos maîtres avec un dévouement admirable... Je vous fais juge entre moi et ce misérable petit ingrat, que j'ai pris tout sanglant des morsures des ours pour en faire un chrétien ! Il me quitte, il part pour Paris... Voilà qui est méchant, honteux et lâche ! Et je l'aimais tant ! je l'aimais tant !

—Vous l'aimerez encore, Jarnille, répliqua Sébas en posant la main sur la tête de Rameau d'Or ; vous l'aimerez et le bénirez un jour. A chacun son devoir Jarnille ! Cours à Paris, mon enfant, moi je garde le vieux château pour les légitimes héritières de Marolles !

—Vous aussi, vous êtes contre moi ! s'écria Jarnille.

—Parce que nul ne doit s'opposer aux desseins de la Providence, Jarnille, bonsoir, mon enfant. Avant ton départ je te donnerai des commissions pour Paris.

## X

## DEUX AMIS

La maison avait six étages. Neuve, flambante et gaie, elle paraissait étaler avec orgueil sa royauté d'immeuble tout neuf peint, stucqué, verni, brossé de façon à donner envie d'y louer un appartement. A ce cube de pierre l'architecte avait eu soin de joindre des façades aux tons bleus rappelant les maisons hollandaises, des sculptures trouvées en Italie, et de former un ensemble charmant d'un fouillis de fruits et de fleurs accompagnant des cariatides supportant un grand balcon. Celui-ci, de même que les lanternes du vestibule, était venu de Belgique, où l'art de la dinanderie et du batteur de métaux se perpétue. La loge du concierge ressemblait à un salon, et les locataires de cette maison, du rez-de-chaussée aux mansardes, devaient tous vivre d'une façon honorable, sinon luxueuse. Un seul ménage, formait une exception à cette règle.

Un soir, une femme qui paraissait souffrante, et s'appuyait sur le bras d'une jeune fille, entra dans la loge de Mme Verdas, et lui demanda le prix d'un logement composé d'une chambre et d'un cabinet.

—Trois cents francs, répondit Mme Verdas.

Les deux femmes échangèrent un regard anxieux.

—Oh ! dit la jeune fille, la maison est si convenable, retiens le logement.

Mais l'hésitation de la mère avait été surprise par la concierge qui ajouta :

—Votre mobilier suffit-il pour répondre de la location ?

—Certes, répondit la jeune fille.

—Vous n'exercez point un métier ?

—Non, madame, je suis peintre.

Mme Verdas fit une légère moue, cependant elle ajouta :

—Votre nom, s'il vous plaît ?

—Mme Vebson.

—Veuve ?

—Oui, veuve ! répéta la femme dont un sanglot étrangla la voix.

La concierge haussa les épaules. Dans la maison qu'elle gouvernait d'une façon despotique, elle n'acceptait ni les travaux ni les pauvres. Cependant, elle n'osa pas repousser absolument la demande de Mme Vebson. Ses yeux se dirigèrent vers le fond de la loge où se trouvait en ce moment debout et enveloppée de longs voiles de deuil, une femme qu'elle parut consulter des yeux. Celle-ci inclina la

tête, et Mme Verdas dit à la mère et à la fille d'une voix polie :

—Vous entrerez quand vous voudrez, madame.

La veuve prit le bras de sa fille et sortit.

Alors la dame qui était restée dans l'ombre s'avança et dit à Catherine Verdas :

—Mes futures locataires ne seront peut-être pas bonnes, dans le sens qu'on donne d'habitude à ce mot, mais ce sont évidemment des femmes bien élevées que le malheur éprouve. Je vous prie d'avoir pour elles toutes sortes d'égards... Je pars pour l'Italie ; si durant mon absence les termes se trouvaient en retard, ne leur causez aucun chagrin...

—Madame est trop bonne ! répliqua la concierge.

—On l'est rarement assez et jamais trop.

—Madame peut croire que ses ordres seront suivis.

Tandis que la propriétaire réglait ses comptes et donnait ses dernières recommandations, les locataires de l'humble logement de la maison neuve portant le n° 30, de la rue Maubeuge, se serrèrent la main, et la jeune fille dit à sa mère :

—Quel bonheur pour nous d'être acceptées ! notre mobilier est si modeste. Mais il n'importe ! avec un peu de goût j'arrangerai l'atelier d'une façon convenable, il nous servira de salon ; des tentures cacheront le lit, les objets de ménage rempliront la cuisine, et je pourrai recevoir les fabricants sans trop rougir.

—Ton exemple me soutient, chère mère.

—Hélas ! j'en manque souvent, ma bien-aimée ! Tant de coups successifs nous ont frappées que je demeure accablée sous mon fardeau. Tu sauras un jour ce que c'est que la tendresse d'un époux, et tu jugeras de la rigueur de mon épreuve. Perdre brusquement d'une façon horrible et sanglante l'homme qui a été l'objet de toute votre tendresse, votre guide, votre soutien, le modèle des maris, le plus noble des hommes ! Voir crouler avec lui le bonheur et l'avenir de sa fille, et se dire que non seulement cette créature adorée sera pauvre, toujours pauvre, qu'elle verra se flétrir sa jeunesse dans les privations et les larmes, mais qu'elle sera même privée de l'orgueil légitime de porter le nom paternel ; que par une suite de malheurs inouïs on lui disputera son héritage ; que sa mère gardera à peine le droit de porter un deuil de veuve, tout cela est trop amer, oui, vraiment trop amer !

—Je te reste, répondit la jeune fille dont les yeux se voilèrent de larmes.

—J'essaie pour toi de me cramponner à la vie, mais vois-tu, le cœur est frappé à mort...

Elles rentrèrent silencieusement et commencèrent leurs paquets. Le surlendemain une voiture à bras emportait leur chétif mobilier.

—Et si on vous demande ? cria la concierge.

—Personne ne nous demandera, répondit la veuve.

Le soir même Mme Vebson s'installait rue Maubeuge...

Les deux femmes posèrent les rideaux, clouèrent les tentures. Avec un goût charmant la jeune fille accrocha des toiles, quelques statuette, des vases remplis de fleurs. Cette vaste pièce, si nue la veille, se trouva habilement métamorphosée. Alors elle dressa son chevalet et recommença à peindre des éventails.

On vivait de peu, presque de rien. Cette grande femme aux traits émaciés, aux paupières rougies qui descendait et montait l'escalier comme une ombre, inspirait une profonde pitié aux locataires qui la rencontraient. On devinait dans sa vie tant de douleurs imméritées et de hautes vertus ! Puis, lorsque sa fille l'accompagnait, on eût dit un rayonnement subit de jeunesse et de beauté. Avec ses cheveux d'or et ses grands yeux bleus, cette fille ravissante charmait sans le comprendre.

Un jour, tandis qu'elle descendait l'escalier avec lenteur, fatiguée et gênée par le poids d'un volumineux paquet d'éventails, un jeune homme sortant de son atelier, situé au troisième étage, s'arrêta brusquement.

—Quelle Velléda ! murmura-t-il.

Puis, appelant un jeune garçon :

—Rameau d'Or, dit-il, aide mademoiselle à descendre ces paquets.

La jeune fille allait refuser ce service, mais soit qu'elle fit un mouvement brusque, soit que le regard admirateur du jeune homme l'eût troublé, elle laissa échapper son fardeau, et les feuilles d'éventails roulèrent dans l'escalier.

Un cri lui échappa.

Si elles allaient être froissées, salies, que diraient les

fabricants ? Non seulement ils refuseraient de les payer, mais encore ils demanderaient le remboursement de la valeur des satins et des moires. Elle les releva avec l'aide du jeune garçon, poussa un soupir de soulagement en les retrouvant en bon état, remercia le jeune homme d'un regard, l'enfant d'une bonne parole, et gagna la rue.

Elle se rendit près du square des Arts-et-Métiers, livra son travail, en reçut le prix, puis gagnant le boulevard Poissonnière, elle entra chez un marchand de couleurs où elle fit des acquisitions. Au moment où elle en sortait, le jeune homme qui avait laissé échappé un cri de regret et d'admiration, sortit de l'ombre dans laquelle il était demeuré.

—Vous connaissez cette jeune fille ? demanda-t-il au marchand de couleurs.

—Depuis longtemps ; elle fait de la peinture commerciale, et a, je le crains bien, de la peine à vivre ; mais son père était un véritable artiste Génie prime-sautier et naïf, il s'était imprégné des beautés de la nature tropicale, et les rendait d'une façon merveilleuse. Je crois que ses dernières toiles auront été vendues à vil prix, cependant si grand était le culte de cette enfant pour son père qu'elle aura gardé plus d'une étude.

—Vous la nommez ?

—Son père l'appelait Mélati.

—Un nom de fleur, répliqua Jean Lagny.

—Et le père signait ses toiles ?

—Gustave Vebson. Mais je ne sais pourquoi, il m'a toujours paru qu'il masquait un nom plus retentissant sous ce pseudonyme. On eût dit, en dépit de sa misère, un véritable grand seigneur. Il a disparu brusquement et sa fille a pris le deuil. Leur pauvreté s'est accrue, cependant elle ne prend ni couleurs ni toiles à crédit. Dieu sait pourtant que je me ferais un grand plaisir d'obliger cette vaillante enfant.

Jean Lagny quitta le magasin et rentra chez lui tout soucieux.

Rameau d'Or renouvelait en ce moment les fleurs de sa jardinière.

—Ah ! dit-il, tu as fait des acquisitions ?

—Oui, suivant les ordres de monsieur.

—Ces fleurs te coûtent cher ?

—Très cher, monsieur. Mais qu'est-ce que cela vous fait, puisque vous gagnez tant d'argent avec quelques coups de pinceau ?

—Tu ne devrais jamais raisonner ainsi, mon enfant. Oui, je gagne de l'argent avec une grande, trop grande facilité même, ce qui m'entraîne à le dépenser de même. J'oublie qu'autour de moi il est des pauvres honteux, des veuves en larmes, des enfants luttant pour le pain, ce combat de chaque heure... Et c'est mal ! très mal !

—Peut-on se calomnier de la sorte ! s'écria l'enfant. Ne vois-je pas avec quelle générosité vous répondez à toutes les demandes qui vous sont faites. Hier encore, vous avez donné un tableau pour la loterie des Alsaciens. C'est beau, c'est généreux, cela !

—Cette petite toile m'a été plus que payée par le bruit qui s'est fait autour d'elle. Dieu me saurait plus gré de donner des soins à un mendiant que de répandre ces générosités corrompues par trop d'orgueil.

Il s'arrêta un moment, puis il reprit :

—Tu loges sous les toits ?

—Comme les hirondelles, oui, monsieur.

—Alors tu connais la jeune fille dont tu as relevé les éventails ?

—Si je la connais ? Je crois bien. Une sainte, Mlle Mélati ! Notre concierge n'est pas bonne, oh ! non, personne ne saurait reprocher cela à Mme Verdas ; je l'appelle Vendresse pour la faire enrager... Eh bien ! jamais, au grand jamais, on n'a trouvé que des éloges à faire à Mlle Mélati. La première fois que je l'ai aperçue, il me sembla voir une des saintes que vous peignez dans les tableaux d'église. Quelque fois le soir je reste éveillé afin de l'entendre faire une lecture à sa mère. Je ne comprends pas tous les mots, mais c'est égal, il me semble prêter l'oreille à une musique. J'ai bien des fois essayé de rendre des menus services à ces dames, mais elles sont fières, et jusqu'à ce moment mes efforts n'ont guère été couronnés de succès. Peut-être ne m'ont-elles seulement jamais regardé !

—Renouvelles tes tentatives, Rameau d'Or, tu me feras un grand plaisir.

—Je n'y manquerai pas, monsieur.

—A propos, et ta mission ?

—Je n'y renoncerai jamais ! jamais ! Et cependant je commence à croire que c'est une folie d'espérer la remplir. Au village de Marolles, lorsque je fis une promesse, j'ignorais ce que c'est que Paris. Mais j'ai juré, une parole est sacrée ! Et puis, il y a la Providence sur laquelle je compte pour deux choses.

—Lesquelles ?

—La première pour sauver des innocents et des victimes.

—La seconde ?

—Pour châtier un coupable.

—N'as-tu point l'idée de te faire un peu le collaborateur de cette Providence ?

—En aidant à la mise en scène du drame de M. Dervaux, *La Chambre n° 7*... Peut-être bien, monsieur ; tous les moyens sont bons pour l'accomplissement de la justice divine. Monsieur n'a pas besoin de moi ?

—Non, Rameau d'Or ; ta matinée est finie, tu peux vaquer à d'autres occupations.

—Monsieur pourrait dire vaguer, car, en vérité, je mène une singulière vie. Votre bonté me donne le pain de la journée en échange d'un peu de travail. Le reste du temps je cumule l'emploi de commissionnaire, de décrocheur, d'ouvreur de portières, de négociant en bouts de cigares et en écorces d'oranges. Si je n'étais un travailleur obstiné, on me prendrait pour un errant de nuit. Heureusement, je suis connu dans le quartier. L'autre soir, j'ai aidé à faire empoigner un voleur qui dévalisait la boutique d'un bijoutier ; le sergot du coin me doit la vie. Aussi, faudrait-il voir si l'autorité prendrait ma défense si quelqu'un maltraitait Rameau d'Or. Mes économies augmentent. Je mets tous les soirs de l'argent dans ma tire-lire, et je ne la vide jamais. Ce sera pour mon mariage avec Colette.

—Tu penses donc toujours à la nièce de dame Jarnille ?

—Si j'y pense ! à toutes les heures de la journée, et je puis bien dire qu'à mes yeux personne ne vaut Colette, sauf Mlle Mélati. Si vous saviez comme elle pleurait quand je suis parti ! "Prends l'auberge, me disait-elle, ma marraine me la donnera en dot. Je te trouve riche puisque je t'aime !" J'avais beau lui répondre qu'un garçon de seize ans et une fille de quinze ans n'entrent pas en ménage, dans son innocence et sa bonté, elle ne voyait point d'autre moyen de me retenir. Et pourtant, quand elle m'a vu pleurer, quand elle a compris que je remplissais un devoir, elle a pris parti pour moi contre Jarnille et m'a juré de m'attendre. Mais j'ai beau avoir été gardeur d'ours, j'ai ma fierté, et je veux offrir une dot à ma femme. Monsieur n'a point de commission ?

—Non, petit.

—Alors, à demain, monsieur.

Rameau d'Or descendit l'escalier en chantant.

Il avait bien changé extérieurement en six mois, le petit orphelin élevé par les saltimbanques et gardé par dame Jarnille. Du jour où il partit pour Paris une révolution complète s'opéra en lui. Ne devait-il point agir en homme, travailler, penser, aider à une œuvre de réparation, venger un crime, éclairer la justice. Laisant entre les mains de celle qui avait été pour lui plus qu'une maîtresse, une véritable mère, la moitié de sa petite fortune, il emportait six cents francs en quittant le village de Marolles. Les papiers remis par le neveu d'Henriot avaient été cousus entre le drap et la doublure de sa veste. Il voyagea en troisième classe, puis, arrivé à Paris, il se fit conduire chez le dramaturge Louis Dervaux.

Lié avec Jean Lagny depuis sa jeunesse, l'écrivain partageait avec le peintre un appartement presque somptueux. Tandis que Jean écrivait, Louis dessinait d'admirables illustrations que les éditeurs se disputaient à prix d'or.

Ils gagnaient assez d'argent pour ignorer les mesquineries. Dans l'atelier se trouvait une urne antique rapportée de Pompéï, et qui leur servait de cassolette. Louis et Jean y jetaient tour à tour le produit de leur plume et de leurs pinceaux. Il ne serait jamais venu à l'esprit de l'un d'eux de s'étonner que son ami fit une dépense même inutile. Ils estimaient que rien n'est plus nécessaire qu'un luxe de fantaisie pour les natures essentiellement artistes. Ce que l'un voulait, était désiré par son ami.

La quasi adoption de Rameau d'Or s'effectua sur un même mouvement de ces cœurs d'élite. Ils l'eussent gardé, payé, protégé, si le jeune garçon eût

accepté leurs bienfaits. Mais celui-ci aurait cru se rendre indigne de la protection divine s'il n'eût continué à poursuivre le but indiqué par Gaston de Marolles : chercher dans Paris sa femme et sa fille. C'était, pour y arriver, cependant, que Rameau d'Or changeait si souvent de figure et d'état, et devenait tour à tour commissionnaire, porteur d'imprimés, distributeur de journaux à domicile, etc. Il feuilletait les annuaires, cherchait, s'informait, fouillait Paris rue par rue, demandait à tous les concierges : — "Avez-vous ici Mme de Marolles ?" Un "connais pas" très sec, ou bien un "nous n'avons pas ça ici," lui ôtait chaque jour d'une façon monotone la faible espérance qui le soutenait au moment du réveil.

Tout autre se serait découragé, mais Rameau d'Or serrait contre sa poitrine la missive fermée d'une main mourante par Gaston de Marolles, et cette pensée suffisait pour lui rendre courage. Il croyait sincèrement la Providence obligée envers lui, et s'imaginait que mettant tout son cœur, sacrifiant peut-être son avenir à l'accomplissement de ce devoir, elle lui devait le succès dans un temps plus ou moins long.

Le jour même où Rameau d'Or quitta l'auberge du Soleil-Levant, il arrivait à Paris. Pas un moment il ne songea à descendre dans un hôtel ; quelque raisonnable que fut Jarnille, il savait par expérience combien montent vite les notes des hôteliers.

Sans trop d'effroi de se trouver ainsi seul dans cette ville immense, l'adresse de Louis Dervaux à la main, il se dirigea à travers les rues, questionnant, cherchant, et de la sorte il finit par arriver. Le dramaturge se trouvait chez lui. Le nom de Rameau d'Or lui rappela tout de suite l'enfant intelligent qui lui aidait à reconstruire la scène de l'assassinat dans *La Chambre n° 7*.

(La suite au prochain numéro.)

## SOIRÉE MUSICALE

Il y a quelque temps, les journaux parisiens nous annonçaient une nouvelle bien propre à flatter notre amour-propre national. Ceux qui interrogent les profondeurs du firmament artistique venaient de braquer leur lunette du côté de la constellation canadienne, pour examiner une nouvelle étoile. Pour l'observateur ordinaire, c'était encore une simple nébuleuse, mais pour les initiés aux lois de la gravitation des corps célestes, il était évident que le nouvel astre se dirigeait rapidement des régions de l'inconnu vers cette partie de l'espace réservée aux étoiles de première grandeur. Encore quelques années, pensait-on, et ses scintillations éblouiront les profanes eux-mêmes.

Il s'agissait de Mme Evéline Robert, née Labelle, que le public de Québec, Montréal et Ottawa avait eu la bonne fortune d'applaudir avant son départ pour l'Europe.

Sept mois après son arrivée à Paris, elle débutait devant un public d'élite, en interprétant *l'arioso* de *Richard III*, fragment d'un opéra inédit de Salvayre. Comme le faisait remarquer un chroniqueur, "il fallait que Mme Moriani (baronne de Corvaia) eût beaucoup de confiance en Mme Robert pour mettre ainsi le succès de son concert et sa réputation de professeur à la merci de son élève."

Le succès avait dépassé toutes les espérances. L'élève avait débuté par un coup de maître.

L'abus de la réclame nous a rendus un peu sceptiques. Règle générale, pour admettre l'existence d'un talent supérieur chez l'un des nôtres, il nous faut un certificat de l'étranger. Nous ne sommes plus au temps où le public s'extasiait devant deux colonnes de prose où l'on faisait, en style pompeux, l'éloge d'un Canadien parvenu au grade de caporal dans l'armée anglaise, ou élu juge de paix dans un village des Etats-Unis. Ceux qui s'évertuent à nous prouver que les Franco-Canadiens sont aussi aptes que les autres à occuper les positions les plus élevées, prêchent à des convertis. Le public, avec son gros bon sens, lui répond :

—La belle affaire ! Qui a jamais douté de cela ?

Lorsqu'un de nos compatriotes embrasse la carrière artistique et va se perfectionner à l'étranger, on attend beaucoup de sa part. Les demi-succès ne nous suffisent pas. Les devanciers sont là : il faut les atteindre, les distancer s'ils s'attardent en route. Douée d'un talent naturel hors ligne, d'une excellente santé et d'une énergie à toute épreuve, Mme Robert a jusqu'ici pleinement répondu à l'attente de ses compatriotes.

Dernièrement, plusieurs journalistes se réunissaient chez M. Robert, pour entendre notre futur *diva*, et nous avons l'honneur d'être du nombre. Tous ont été émerveillés de la richesse, de l'ampleur et de l'étendue de sa voix. Timbre riche, registre de trois octaves, merveilleuse égalité de voix ; telles sont les qualités qui distinguent cette *prima donna* de l'avenir. Donnez-lui encore un ou deux ans d'étude et d'expérience, et elle surpassera tout ce que nous avons entendu jusqu'à présent.

Elle ne sera jamais une Patti pour la flexibilité de la voix. Le genre léger n'est pas celui qui lui convient. Mme Robert est un superbe *soprano dramatique*, elle est appelée à jouer les rôles du grand répertoire.

La vocalise est peut-être encore un peu lourde ; le *trille* manque d'égalité, mais ce sont de légers défauts que le travail et l'étude feront certainement disparaître.

Mme Robert a d'abord chanté le grand air de *Sapho*, par Gounod, puis elle a rendu d'une façon admirable l'air de la *fontaine* de *Lucie de Lammermoor* ; le grand air du *Robin des Bois*, par Weber, et la cavatine de *Lucèce Borgia*. Deux charmantes romances de Massenet : *Nuit d'Espagne* et *Colombine* ont enlevé l'auditoire, et cette belle fête musicale s'est terminée par le grand air de *Semiramis*, un morceau excessivement difficile que notre virtuose a chanté à ravir.

Après avoir pris part à un somptueux goûter arrosé de champagne, les convives se sont séparés, emportant les meilleurs souvenirs de cette délicieuse soirée, et se promettant bien d'assister au concert qui doit avoir lieu le 6 octobre prochain. Avis au public qui devra profiter de cette occasion pour aller applaudir Mme Robert avant son départ pour l'Italie, où elle va continuer ses études musicales.

## DE PARTOUT

—Suivant les derniers avis d'Helena, Montana, il est certain que de riches gisements d'or ont été découverts sur les petites Montagnes-Rocheuses, à 100 milles au nord-est de Benton.

—Le testament de la baronne Nathan de Rotchild vient d'être soumis aux tribunaux. Le chiffre de la succession est de £205,139 sterlings, et elle a laissé à plusieurs institutions £100,000.

—Il existe, aux environs de New-York, un établissement où l'on conserve les poissons par le froid. On fait geler les poissons, en les soumettant à un froid suffisant, et ils se conservent frais tant qu'on ne les laisse pas dégeler. On connaît les applications du froid à la conservation des viandes. Il paraît qu'en Russie on conserve les œufs frais de la même façon.

—Les sauterelles sont nombreuses dans l'Etat du Colorado, et les Indiens sont heureux ; ils les chassent dans les étangs voisins, où elles se noient ; ils les ramassent ensuite à pleins paniers, les salent légèrement et les réservent pour leur nourriture d'hiver. C'est exactement ce qu'en Afrique font les nègres, mais ceux-ci ont un autre avantage : car non-seulement ils préparent ainsi les sauterelles, mais aussi les fourmis qui, d'après Livingstone, sont fort grosses et ont goût d'amande.

## RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 9.—CHARADE

(Dédiée à Mlle Léontine V....)

Le poète, en ses vers, de mon Un a chanté  
L'éclatante blancheur, la noble pureté.  
Lectrice, on le sait bien, vous êtes mon Deuxième ;  
C'est pou quoi, parmi nous, tout le monde vous aime.  
Mon Tout est une grande et fort belle cité  
J'ai fini. Maintenant, devinez mon problème.

ADRIEN.

No. 10.—MÉTAGRAME

Changez un pied, on me voit tour à tour :  
Bête, coiffure, ayant ou n'ayant pas de tour.

SOLUTIONS :

No. 7.—Le nom du philosophe est : Blaise Pascal.  
No. 8.—Les mots sont : Bout et But.

Le dernier rébus a été deviné par Mlle C. Dupuis et M. G. Lesigne, Montréal.



**RÉBUS**

L'inscription suivante, que nous soumettons à nos lecteurs, a été trouvée à Paris, en 1779.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les gens bons sont souvent volés.

**JOUISEZ**  
De la Santé et du Bonheur  
**COMMENT ?** Faites comme d'autres ont fait.

**Souffrez-vous de maladies des reins ?**

"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."

M. W. Beveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

**Vos nerfs sont-ils affaiblis ?**

"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

**Souffrez-vous de la maladie de Bright ?**

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."

Frank Wilson, Peabody, Mass.

**Souffrant de la diabète ?**

"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."

Dr. Phillip C. Ballou, Monoton, Vt.

**Souffrez-vous de maladies du foie ?**

"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."

Henry Ward, ex-colonel Gardes Nationale, N.Y.

**Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?**

"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je ne roulais hors de mon lit."

C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

**Souffrez-vous de maladies des reins ?**

"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."

Saml Hodges, Williamstown, West Va.

**Souffrez-vous de la constipation ?**

"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."

Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

**Souffrez-vous de la malaria ?**

"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."

Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

**Etes-vous bilieux ?**

"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."

Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

**Souffrez-vous des hémorroïdes ?**

"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorroïdes qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."

G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

**Etes-vous torturé par le rhumatisme ?**

"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."

Hibridge Malcolm, West Bath, Maine.

**Aux femmes qui sont malades ?**

"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amis qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."

Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé

Faites usage de

**KIDNEY-WORT**  
Le Purificateur du Sang.

DR. H. E. DESROSIERS,  
70 RUE ST. DENIS,  
MONTRÉAL.

N. GOYETTE, BOUCHER.  
MARCHE D'HOCHELAGA,  
Eaux 1 et 3.

DR. J. LEROUX,  
2445, RUE NOTRE-DAME,  
MONTRÉAL.

CHARLES DAVID, MAGASIN DE CHAUSSURES,  
568, RUE SAINTE-CATHERINE,  
MONTREAL.

**MATHEU FRÈRES** ... Marchands de Vins.  
No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

2495

**PRIMES**  
OFFERTES CHAQUE MOIS PAR  
**Le Monde Illustré**

- 1re. Prime - - \$50
- 2me. " - - 25
- 3me. " - - 15
- 4me. " - - 10
- 5me. " - - 5
- 6me. " - - 4
- 7me. " - - 3
- 8me. " - - 2
- 86 Primes, à \$1 - 86

**94 Primes. \$200**

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

**MATHEU & GAGNON**  
MARCHANDISES DE NOUVEAUTÉS.  
En gros et en détail,  
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

**L'ALBUM MUSICAL,**  
JOURNAL MENSUEL,

Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.

**PRIX : \$8 PAR ANNEE**

Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à

LABELLE & FILIATREAU.  
(Boîte 325.) 25, Rue St-Gabriel.

(Imprimé par la Cie. Lithographique Burland.)

**La Cie de Lithographie et d'Imprimerie**  
**GEBHARDT-BERTHIAUME,**  
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres funéraires, Circulaires, Affiches, etc.

Factums imprimés promptement et à bas prix.

**TOUJOURS EN MAINS :**

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Étiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

LA  
**VIE DU CHRIST**

La gravure est de 16 x 28. A l'arrière plan se trouve une imitation d'or massif produisant un contraste magnifique, brillant et frappant avec les autres couleurs qui sont disposées avec une harmonie si parfaite qu'on n'y sent nullement l'éclat, mais qu'au contraire les plus magnifiques effets se produisent.

Au centre de cet arrière-plan en or est un portrait de Notre-Seigneur (tête et épaules), vêtu d'une robe écarlate, tandis qu'un manteau de bleu pâle jette sur ses épaules et l'aurole de gloire qui entoure sa tête font un tableau magnifique. Un certain nombre de magnifiques grenadilles enguirlandent ce tableau. Tout autour de ce tableau central sont d'autres scènes représentant les principaux événements de la vie de Notre-Seigneur. 10. La naissance de Notre-Seigneur ; 20. L'Enfant Jésus au Temple ; 30. Le baptême qui représente le Christ baptisé dans la rivière par Jean ; et la descente du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe ; 40. L'entrée triomphale dans Jérusalem ; 50. La résurrection de Lazare ; 60. Le dernier souper ; 70. La prière dans le jardin de Gethsemani ; 80. Le crucifiement ; 90. La résurrection ; 10. L'ascension.

Un grand nombre de journaux ont fait ressortir la beauté extraordinaire de ce merveilleux tableau. Tous devraient le posséder, toute famille religieuse devrait se le procurer. Agents, c'est la plus belle offre qui vous ait jamais été faite. Rappelez-vous qu'il ne s'agit pas ici d'une peinture de noir et blanc à bon marché, mais d'un chromo-lithographique riche et magnifique en couleurs brillantes sur un fond d'or. On n'a encore rien vu qui l'égalé.

Liste des prix en gros : Échantillon par la malle, port payé, 25 cts ; 3 pour 60 cents ; 1 douzaine, \$2.00 ; 25 pour \$4.00 ; 25 par Express, \$3.75 ; 50 par Express, \$7.00 ; 100 par Express, \$13.00 ; 500 par Express ou comme fret, et une magnifique montre avec chaîne, \$65.

JAMES LEE & Cie,  
1784, rue Notre-Dame, Montréal.

**Paquet de Bijouteries Broadway**

Contient : — 1 parure en imitation de corail pour dames, épingles et boucles d'oreilles ; 1 épinglé en imitation de corail pour châle ; 1 paire de boutons en imitation de corail pour manchettes ; 1 épinglé en imitation de corail pour scarf ; 1 paire de bracelets pour dame ; 1 épinglé pour châle ou voile ; 1 anneau en plaqué d'or avec diamant, pour dames ; 1 anneau de fiançailles de prix ; 1 bague avec améthystes pour manchettes ; 1 paire de boutons, genre japonais, pour manchettes ; 1 paire de boutons, genre japonais, pour manchettes ; 1 paire de boucles d'oreilles avec camée ; 1 parure en jais avec épinglé et boucles d'oreilles ; 1 chaîne pour montre de messieurs ; 1 chaîne pour montre de dames ; 1 paire de boutons avec diamants, genre Alaska ; 1 paire de boutons avec diamants, genre lake George ; 1 bouton en or plaqué pour col ; 1 paire de boutons gravés pour chemise ; 1 anneau avec camée pour messieurs ; 1 anneau gravé pour dames portant gravé le mot suivant : Amitié ; 1 épinglé pour chapeau de dames ; 1 parure de fantaisie dorée ; 1 épinglé Alurka pour devant de chemise ; 1 bijou pour chaîne de montre ; 1 paire de boucles d'oreilles, en corail, couleur de rose ; 1 anneau pour scarf. Le tout expédié franc de port par la malle pour \$1.35. Une douzaine de paquets expédiés par express pour \$17. J. LEE & Cie, Montréal, P.Q.

**ENFANT MALPROPRE**

Un chromo en douze couleurs, grandeur 16 x 22. La vue de ce chromo vraiment splendide absorbera l'attention de toute mère qui le verra, et fera naître chez elle un sentiment profond d'admiration passionnée. Le tableau original que nous avons maintenant en notre possession est pris sur copie d'un chef-d'œuvre de sculpteur dont il a reçu le nom. Ce chef-d'œuvre d'art remporta, on se le rappelle, il y a quelques années, le premier prix à l'exposition universelle de Paris. Le tableau représente la femme d'un fermier qui, après une vive chasse, a réussi à mettre la main sur son fils, mauvais sujet, et est toute occupée à le débarrasser des saletés dont il a eu soin, comme tous les enfants de son âge, de se couvrir. L'expression sévère et dédicée de la vieille et l'air réchigné et vicieux de l'enfant feront sourire plusieurs personnes qui, dans leur jeunesse, ont passé par la même épreuve. On croirait presque entendre la mère s'écrier : "Petit malpropre ! petit malpropre !" tandis que d'une main elle lui tâte les oreilles et de l'autre l'arrose d'eau et de savon. L'enfant est dans la cuve dans laquelle l'eau ruisselle de son corps, et à une petite distance est la maison, aussi fidèlement représentée que la nature même. Par la malle, 20 centimes, trois pour 50 cents. J. LEE & Cie., Montréal, P.Q.

**Boîte synoptique d'aiguilles**

Cette élégante Boîte contient quatre boîtes d'aiguilles les plus perfectionnées. Prix, 25 cents. Nous venons d'ajouter à notre stock ces boîtes si élégantes et d'un genre si nouveau. Ce sont de vrais bijoux ornés de CHROMOS PARIISIENS représentant au-delà de cent paysages et ravissants portraits de femmes, etc. Par la malle, 25 cents ; trois pour 50 cents ; 1 douz, \$1.50, 12 douz, par express \$12.00. J. LEE & Cie., Montréal, P.Q.

**PARDESSUS DIAPHANES**

A tout lecteur de ce journal qui consentirait à exhiber nos marchandises et en recommander l'achat à leurs amis, nous enverrons franc de port deux manchettes en caoutchouc, pour dames, comme échantillons, pourvu qu'il coupe cette annonce et nous la renvoie avec 30 cents. J. LEE & Cie, Montréal, P. Q.

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Éditeurs-propriétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 35, Montréal.

J. A. RODIER, Gérant.